

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 27

Artikel: Lo galant que va âi felhiès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lo galant que va ài felhiès.

Vo no z'ài contà l'autro deçando coumeint quiet dái z'effoliàosès aviont étà la causa qu'on gaillà s'est traovà prài eintrémi dou barreaux dè fenétra coumeint on renà dein 'na trappa. Clliào tsancrè dè pernètès n'ein font pas d'autrè, kâ vaitsè z'ein onco on autra qu'ein a fè dè iena, sein lo volliài, bin einteindu, à n'on valet que lâi allâvè contà fleurette. L'est veré que la gaupa a z'u se n'affèrè assebin; mà porquiè appédenavè-clie lo galant!

Stu compagnon (cein sè passè assebin contrè pè Aubouna) vòllie don onna né allà trovà sa mïa, et po ne pas étrè vu, s'einfatè dein lo courti, io étai la fenétra dè la climène. N'iavâi min dè barreaux, po cein que ellia fenétra étai on bocon hiauta et que n'étai pas tant ézi dè lâi grimpà; mà lè z'amoeirào sont sutì: ye preind onna vilhie lotta qu'étai perquie, la met à botson eintrémi on grezallài et on bosson dè rouzès, et montè déssus; mà l'étai onco trâo bas, sè mans arrevâvont justo à la trablietta et pas moian dè s'embriyi po poâi ietz. Adon que font-te? La gaillarda qu'étai 'na bona ragotta, lâi preind lè mans po lo quetallà amont; mà ào momeint iò l'allâvè férè: mâola! lè pì dâo lulu que sè cotâvont contrè lè pierrès dè la mourraille po s'âidi à montâ, tsequont ti lè dou que lo vouâiquie avau, et pas solet, kâ tegnâi tant fermo lè mans dè la lurena que la pourra bougressa que ne s'atteindâi à rein, fâ lo betetin. Sè pì riblont lo pliantsi po prevòlâ ein amont, le passè la fenétra et va la téta la première et lè piautès ein l'air sè pliantâ dein lo bosson dè rouzès, per dessus lo galant qu'épêcliè la vilhie lotta ein dégringoleint et qu'écouessè à tsavon on bio grezallài qu'avâi tant boune apparence. Ma fâi cruront que l'étai la fin dâo mondo et la pourra drola fasâi dái sicliâiès à reveilli on cemetiro, tandi que lo coo, que dzevatâvè permì lè z'épenès, criâvè ào séco. Lè dzeins qu'oîront cé boucan, alliront vairè quinna castatrophe l'étai arrevâ perquie, et duront àidi à ellia z'amoeirào à sè raveintâ dè permì ellia bossons. Pè bounheu que n'euront pas grand mau: l'euront lâo z'haillons dégrussi et furont on bocon einsagnolâ et griffâ, rappoo ài z'épenès; mà sè ramassiront tot vergognâo et ein sè peinseint que l'étai bon po on iadzo, kâ lè dzeins ein ont tant recaffâ et lè z'ont tant couienâ, que lè dou pourro diablio sont restâ on part dè dzo sein ousâ sailli què po allâ à l'ovradzo.

Au 9me Chasseurs.

II

Par une claire matinée du mois de mars, comme maître Bigot, le notaire, était venu au château pour présenter des paperasses à la signature de l'ex-négociant, après déjeuner les deux hommes, bras-dessus, bras-dessous, s'enfoncèrent en causant sous les ombrages du parc.

Henriette ne jugea pas sa présence utile. Elle s'empessa de saluer l'excellent monsieur Bigot, monta les-tement dans sa chambre, et passa son costume de cheval, dans le but d'essayer une nouvelle bête que son père lui avait achetée la veille.

— Savez-vous bien, disait d'un air doucereux l'officier ministériel en foulant avec son amphytrion l'herbe d'une

allée pleine de fraîcheur, — savez-vous bien que made-moiselle Henriette est charmante, mon cher monsieur de Longval!

La flatterie allait à une double adresse.

Grattepain se sentit touché à la fois comme père et comme... gentilhomme.

— Oui, charmante! — poursuivit le vieillard; — mais hélas! pourquoi faut-il qu'un pareil trésor... Il s'arrêta, comme s'il eût craint de se montrer indiscret en allant plus loin.

Grattepain le considéra avec étonnement.

— Que voulez-vous dire, mon bon monsieur Bigot?

L'autre poussa un soupir de commisération.

— Expliquez-vous donc je vous en prie.

— Eh! mon Dieu! je faisais allusion aux dispositions de mademoiselle votre fille.

— Quelles dispositions?

— A son aversion pour le mariage.

— Comment?

— Mademoiselle de Longval n'a-t-elle pas manifesté l'intention de rester fille?

— Rester fille par goût?... Mais jamais de la vie! Refuser de se marier par système, elle, Henriette!... Mais c'est exactement le contrepied de la vérité. Qui est-ce qui a pu vous dire une chose pareille?

— Pardonnez-moi. Mais cet amour pour la solitude, cet éloignement du monde, m'avaient fait craindre que mademoiselle Henriette...

— Nullement, vous dis-je; sachez-le donc, mon bon monsieur Bigot, si Henriette ne se marie pas, c'est uniquement parce qu'aucun parti ne se présente.

— Quoi! aucun?

— Pas un seul.

— Voilà qui est inexplicable.

— C'est bien ce que je me dis aussi. En attendant, vous le voyez, nous ne nous plaignons, ni elle ni moi, de notre tête-à-tête. Mais, j'y songe, vous, maître Bigot, qui connaissez tout le monde, il vous serait aisâ de me trouver un gendre.

— A votre service, cher monsieur. Mais, avant de chercher, j'aurais besoin de savoir quelle profession...

— Oh! pourvu qu'il ne soit ni commerçant, ni industriel, ni employé, ni fonctionnaire, ni artiste, ni homme de lettres, ni banquier, ni agent de change...

— Voilà bien des exceptions.

— Ni militaire surtout.

— Fort bien. Et que voulez-vous qu'il soit? médecin, avocat?

— Je ne dis pas non, pourvu qu'il n'ait pas de clientèle.

— Pourquoi?

— Parce que, dans ces conditions-là seulement, il pourra devenir un jour député. Au lieu que des avocats qui plaident, des médecins qui voient des malades... pas d'avenir!

— C'est juste. Et que diriez-vous d'un magistrat?

— Un magistrat m'irait assez. Mais je ne voudrais pas de ces grands airs qui glacent.

— Vous préféreriez peut-être un notaire?

— Un notaire! Oui, parbleu, un notaire, voilà le gendre de mes rêves. Un notaire jeune, bien fait, aimable garçon, doué d'une bonne santé...

— Cela va sans dire.

— Ah! par exemple, il faudra qu'il sache monter à cheval.

— Un notaire?

— Oui. La chose est-elle impossible?

— Vous savez que généralement ce n'est pas tout-à-fait notre spécialité!

— Sans doute, sans doute. Mais vous connaissez ma fille. Elle a des idées à elle. Elle s'est mis en tête de